

... et partie de la PRESSE  
... COURRIER de la PRESSE  
... Verso

Adresse : 142, Rue Montmartre, PARIS

Date :  
Signé : 24 JUIL 190

# Questions sociales

## LA PEUR DU SYNDICALISME

francs.  
»  
»  
»

Nous avons protesté de toutes nos forces contre les violences inqualifiables de révolutionnaires en grève. Nous avons réclamé de plus sages mesures de police et des sanctions sévères. Mais nous avons eu soin de mettre le syndicalisme au-dessus des faits regrettables que nous fustigions.

Les excès de la C. G. T. ne condamnent pas le syndicalisme ; ils démontrent, au contraire, la nécessité de constituer des syndicats sur leurs vraies bases.

Quand les ouvriers seront groupés en nombre et organisés professionnellement ; quand on leur donnera les libertés auxquelles ils ont droit ; quand les syndicats pourront posséder et ester en justice, nous ne verrons plus ces révoltes, ces sabotages, ces violences.

Le syndicalisme ouvrier excite vraiment de puériles frayeurs ; certains journaux de conservatisme libéral mettent en tête des questions sociales : « La terreur syndicale ».

C'est bien l'esprit d'association qui les effraie et non les coups, car il nous semble qu'ils ne déguisaient pas leur joie, quand les maraîchers non grévistes allaient en nombre au-devant des grévistes pour leur administrer une correction...

Et pourtant, rien de meilleur et de plus chrétien, dans son inspiration fondamentale, que cet esprit.

L'effort individuel suffit moins que jamais dans notre société contemporaine profondément égoïste ; la vie humaine exige l'action collective.

Et l'on ne viendra pas nous dire que l'association dans le monde du travail est moins naturelle et moins légitime que dans celui des sports, des sciences et des arts.

Le syndicalisme n'est pas une excroissance morbide ; il est le cadre indispensable des activités ouvrières.

Ce n'est pas une machine de guerre destinée à saper l'ordre social, c'est, au contraire, l'organisme normal fait pour le conserver en l'améliorant.

M. Georges Deherme a fort bien défini l'action syndicaliste :

Au fond, écrit-il dans la *Revue hebdomadaire*, le syndicalisme n'est rien moins que révolutionnaire... *L'agitation démagogique n'est qu'en surface*. Ce sont les meneurs surtout, anciens socialistes pour la plupart, qui l'entretiennent... Les erreurs d'un syndicaliste, qui n'est qu'ignorant, se peuvent rectifier. Elles se rectifient même spontanément dans la pratique. Ici on ne se trouve point... une ambition de pouvoir ou de richesse, un esprit grisé de logique, mais en face d'une ingénue simplicité et du bon sens... Déjà la culture verbale commençait à hébéter le peuple. Le syndicalisme empêchera ce sabotage des intelligences. Que dis-je ? il convertit les saboteurs. Au congrès de leur syndicat, à Lyon, les instituteurs viennent d'exprimer des sentiments professionnels inattendus. Ils ont déclaré entre autres : « Le congrès considère que le syndicat est un moyen de perfectionnement professionnel, que l'un de ses buts, c'est l'acquisition d'une compétence technique. »

Au fond, écrit-il dans la *Revue hebdomadaire*, le syndicalisme n'est rien moins que révolutionnaire... *L'agitation démagogique n'est qu'en surface*. Ce sont les meneurs surtout, anciens socialistes pour la plupart, qui l'entretiennent... Les erreurs d'un syndicaliste, qui n'est qu'ignorant, se peuvent rectifier. Elles se rectifient même spontanément dans la pratique. Ici on ne se trouve point devant des ambitions ou de la richesse, un esprit grisé de logique, mais en face d'une ingénue simplicité et du bon sens... Déjà la culture verbale commençait à hébéter le peuple. Le syndicalisme empêchera ce sabotage des intelligences. Que dis-je ? il convertit les saboteurs. Au congrès de leur syndicat, à Lyon, les instituteurs viennent d'exprimer des sentiments professionnels inattendus. Ils ont déclaré entre autres : « Le congrès considère que le syndicat est un moyen de perfectionnement professionnel, que l'un de ses buts, c'est l'acquisition d'une compétence technique. »

Ce n'est pas certes le seul, mais c'est peut-être le plus signalé service que le syndicalisme puisse rendre à l'ordre social. *Le parlementarisme, au contraire, se soucie peu des compétences, il s'en méfie même : il ne lui faut que des électeurs*. Ce sont les nombres qui s'additionnent dans les scrutins et non les valeurs qui s'estiment. Il persuade aux citoyens qu'ils n'ont que des droits, et, par là, il énerve et abrutit. Le syndicalisme, même dans sa confusion présente, édicte quelques devoirs. S'il égare parfois les énergies ouvrières, *faute de lumière directrice*, il ne les corrompt point et il les exalte ; il cultive la *vis sociativa*...

Le positivisme syndicaliste incline à s'écarter des *utopies socialistes*...

M. Deherme ajoute :

Le syndicat rompt le charme des formules nuageuses. Il arrache l'ouvrier aux préoccupations exclusives de la politique, il le ramène aux réalités de son métier et à l'aimer. Il ranime l'esprit de corps, il réveille le sens des hiérarchies, il réapprend le respect des compétences. Il rétablit par là la fixité et la continuité dans la profession.

Ce sont là des bienfaits que l'on peut constater dans les syndicats strictement professionnels, et surtout dans les syndicats d'inspiration catholique.

M. Deherme note encore avec raison que *la lutte des classes, c'est du marxisme allemand* ; tandis que le syndicalisme est bien *français*. C'est pourquoi, d'ailleurs, les collectivistes ne l'ont accepté qu'en rechignant et *pour l'infecter de leurs idées et l'utiliser pour leur politique*.

L'atelier sans maître, l'antimilitarisme, ne sont que des balivernes socialistes.

La discipline syndicaliste est même très apte à « forger des âmes de soldats ».

Et ces grèves multiples et sans fin, qui sont une cause de ruine nationale, deviendront plus rares quand les syndicalistes en auront vu les inconvénients, quand ils auront découvert les mobiles intéressés des meneurs politiques.

On n'en parlerait même plus si la profession était organisée comme elle doit l'être, comme elle le sera.

Nous détestons les violences des grévistes, parce qu'elles sont presque toujours injustes et, aussi, parce qu'elles nuisent à ce syndicalisme bienfaisant, à ces associations faites pour l'ordre et non pour le désordre.

Si la gangrène fait des ravages dans les syndicats affiliés à la C. G. T., est-ce une raison pour rejeter le syndicalisme ?

Ce serait une tactique antisociale.

Nous la combattons. Nous resterons résolument syndicalistes.

Et ce faisant, nous ne sortirons pas de la voie romaine. Pie X écrivait naguère aux directeurs de l'*Union économique italienne* : « *Les syndicats nous paraissent de la plus grande opportunité...* »

Plus les syndicats se montreront catholiques, meilleurs ils seront. Cela est certain. Mais nous ne pouvons demander aux incroyants que d'être professionnels. S'ils le sont, ce sera de l'ordre, ordre moins parfait que dans l'Eglise, mais ordre tout de même...

Louis SAINT-HILAIRE.

## LES CAUSES DE LA CRIMINALITÉ

La lettre suivante a été adressée à M. Jean Dupuy, président du syndicat de la presse parisienne, par M. Marceau, pré-

LA

LE MOUVEMENT  
RELIGIEUX

## DE FRIBOURG A ROUEN

De M. de Mun, dans l'*Echo de Paris*

Il y a un peu plus de vingt-cinq ans dans la charmante et pittoresque ville de Fribourg, en Suisse, se rassemblaient des hommes, venus de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, d'Italie et de la Suisse elle-même. Plusieurs, comme celui qui signe ces lignes, siégeaient au Parlement de leur nation et, au premier rang d'entre eux, le professeur Gaspard Decurtins, membre du conseil d'Etat des Grisons et du conseil fédéral de la République helvétique, sociologue érudit, savant théologien, catholique passionné et démocrate fougueux, renommé pour son éloquence, pour son savoir et pour la hardiesse de ses initiatives sociales.

D'autres avaient rempli les plus hautes fonctions publiques, tels le comte de Blome, membre de la Chambre des seigneurs d'Autriche, ancien ministre d'Etat, jadis, en sa qualité d'attaché au département des Affaires étrangères, l'un des signataires du traité de Villafranca. Profond penseur et politique expérimenté, représentant éminent de l'école sociale chrétienne, dont le baron de Vogelsang était, à Vienne, le protagoniste illustre, le comte de Blome par son mérite autant que par son rang se trouvait, pour la petite assemblée de Fribourg, un président naturellement désigné.

Tous étaient, dans leur pays, activement mêlés au mouvement d'études sociales, qui, depuis une dizaine d'années, commençait à se prononcer parmi les catholiques. Chacun arrivait à Fribourg, non seulement avec ses tendances et ses dispositions personnelles, les uns fidèles à l'esprit traditionnel, les autres agités du souffle nouveau des sociétés démocratiques.

René de La Tour du Pin était, dans les premiers, le plus écouté. Témoin, durant un long séjour à Vienne, comme attaché militaire, de la grande œuvre intellectuelle du baron de Vogelsang, nourri de sa doctrine, il dominait ses compatriotes par la puissance de sa pensée et la séduction de ses entretiens.

Près de lui, Decurtins exerçait une influence égale, mais d'une autre nature. Pénétré de la philosophie chrétienne, il se rencontrait avec La Tour du Pin dans les hautes régions de la politique sociale. Démocrate de race et d'idées, il frappait les esprits par la vigueur de son action populaire, autant que par sa science et par ses discours.

Si j'essayais de marquer ma place entre ces hommes, si divers et pourtant si semblables, j'aurais quelque peine à le faire. Je me sentais partagé entre les démocrates et les traditionnels, retenu près de ceux-ci par la force des principes, entraîné vers ceux-là par la puissance des réalités. C'est encore, après tant d'années, à peu près mon état d'âme. Aujourd'hui, comme alors, je crois que la grande peine de notre âge et son labeur nécessaire est d'accorder les invincibles lois de la tradition avec l'irrésistible mouvement du temps, les fondements éternels de toute société avec les formes mobiles des sociétés nouvelles. *Hoc opus, hic labor est.* Ce sera longtemps le tourment de nos fils et leur gloire peut-être un jour.

Un des nôtres, encore très jeune, Henri Lorin, personnifiait, dans nos réunions, ce double effort. Homme d'étude et d'action, il cherchait à Fribourg les sources antiques de la doctrine catholique, pour y plonger, comme en un bain de vie, ses aspirations démocratiques.

Mais, quelles que fussent ces diversités, une volonté commune nous rassemblait. Attachés à l'Eglise par le fond le plus intime,

signé.

Tous étaient, dans leur pays, activement mêlés au mouvement d'études sociales, qui depuis une dizaine d'années, commençait à se prononcer parmi les catholiques. Chacun arrivait à Fribourg, non seulement avec le tempérament de sa race et les vues propres aux conditions de sa patrie, mais avec ses tendances et ses dispositions personnelles, les uns fidèles à l'esprit traditionnel, les autres agités du souffle nouveau des sociétés démocratiques.

René de La Tour du Pin était, dans les premiers, le plus écouté. Témoin, durant un long séjour à Vienne, comme attaché militaire, de la grande œuvre intellectuelle du baron de Vogelsang, nourri de sa doctrine, il dominait ses compatriotes par la puissance de sa pensée et la séduction de ses entretiens.

Près de lui, Decurtins exerçait une influence égale, mais d'une autre nature. Pénétré de la philosophie chrétienne, il se rencontrait avec La Tour du Pin dans les hautes régions de la politique sociale : démocrate de race et d'idées, il frappait les esprits par la vigueur de son action populaire, autant que par sa science et par ses discours.

Si j'essayais de marquer ma place entre ces hommes, si divers et pourtant si semblables, j'aurais quelque peine à le faire. Je me sentais partagé entre les démocrates et les traditionnels, retenu près de ceux-ci par la force des principes, entraîné vers ceux-là par la puissance des réalités. C'est encore, après tant d'années, à peu près mon état d'âme. Aujourd'hui, comme alors, je crois que la grande peine de notre âge et son labeur nécessaire est d'accorder les invincibles lois de la tradition avec l'irrésistible mouvement du temps, les fondements éternels de toute société avec les formes mobiles des sociétés nouvelles. *Hoc opus, hic labor est.* Ce sera longtemps le tourment de nos fils et leur gloire peut-être un jour.

Un des nôtres, encore très jeune, Henri Lorin, personnifiait, dans nos réunions, ce double effort. Homme d'étude et d'action, il cherchait à Fribourg les sources antiques de la doctrine catholique, pour y plonger, comme en un bain de vie, ses aspirations démocratiques.

Mais, quelles que fussent ces diversités, une volonté commune nous rassemblait. Attachés à l'Eglise par le fond le plus intime de nos âmes, convaincus que ses enseignements posent tous les principes de la science sociale, nous venions, avec une résolution droite et confiante les étudier ensemble, pour en tirer les grandes lignes d'un programme de réforme chrétienne, applicable à toutes les nations, suivant les besoins et la condition de chacune.

Mgr Mermillod, dont Fribourg était devenu le siège épiscopal, couvrait nos réunions de son haut patronage, les dirigeait avec l'autorité de sa doctrine éprouvée, les animait de sa parole fine et pénétrante, chaude et précise. Le gouvernement catholique du canton de Fribourg nous accueillait avec une fraternelle sympathie. Le peuple nous témoignait une bienveillante curiosité. La jeunesse déployait, pour nous recevoir, la pompe de ses fêtes universitaires.

Ce furent des journées de bel enthousiasme et de généreux travail ; elles laissèrent dans le souvenir de ceux qui les vécurent d'ineffaçables traces. Il semblait que l'antique notion de la chrétienté, détruite par la Réforme et la Révolution, fût prête à renaître pour orienter les temps nouveaux.

Les réunions internationales de Fribourg se succédèrent durant plusieurs années. Chacune d'elles se terminait par une adresse au pape, accompagnant les thèses sociales, élaborées pendant la session et soumises humblement à son jugement. Ce fut une des contributions, non des moindres, apportées par l'univers catholique à l'œuvre qui, peu à peu, se préparait à Rome, en réponse à son grand et sincère effort d'étude et d'action sociales. Je dis l'univers, car, tandis que, dans presque tous les pays de la vieille Europe, s'agitait le mouvement qui trouvait à Fribourg une de ses plus frappantes manifestations, un courant, semblable en sa source, traversait le Nouveau Monde, et allait bientôt conduire aux pieds du Souverain Pontife les évêques d'Amérique, avocats volontaires des « Chevaliers du travail ».

L'acte décisif, qui porte dans l'histoire de l'Eglise et des travailleurs le nom d'encyclique *Rerum novarum*, vint enfin donner à ce grand mouvement une direction souveraine en lui imprimant un élan nouveau. Ce fut la consécration des études de Fribourg et leur récompense.

J'aime à rappeler ces souvenirs à l'heure où va s'ouvrir, à Rouen, la septième « Semaine sociale de France », sous la présidence d'Henri Lorin, dont le nom apparaît